



CO
éditions
/ THRILLER

MARIE
SALVATORI

LA
MAIN
MISE

Marie Salvatori

La Mainmise

Roman



De la même auteure,

Chez n'co éditions

Péripéties andines de deux Gugusses – Septembre 2025

Pour l'amour d'Alice – Décembre 2025

En autoédition

Je t'ai dans la peau – Mai 2023

Je hais les mecs! – Juin 2023

On a secoué mon bébé – Octobre 2023

Un amour de remplaçant – Mars 2024

Le gang des quinquas – Août 2024

Imparfaite – Octobre 2024

Les Ailes du Temps – Décembre 2024

Ailleurs

Les tribulations amoureuses d'une Belette –

Heaven Dream Éditions, mai 2025

Sommaire

Chapitre 1	1
Chapitre 2	10
Chapitre 3	17
Chapitre 4	24
Chapitre 5	29
Chapitre 6	38
Chapitre 7	46
Chapitre 8	56
Chapitre 9	63
Chapitre 10	71
Chapitre 11	80
Chapitre 12	87
Chapitre 13	95
Chapitre 14	112
Chapitre 15	124
Chapitre 16	133
Chapitre 17	140
Chapitre 18	147
Chapitre 19	159
Chapitre 20	166
Chapitre 21	171
Épilogue	176

Chapitre 1

— Bon sang !

Un mal de crâne lancinant vient de me tirer brutalement du sommeil. Mes paupières sont encore lourdes, et pour le moment, tous mes muscles rechignent à m'obéir. Il fait une chaleur étouffante. Une odeur âcre, mélange de parfum de femme, de sueur et de sexe me monte aux narines. Je rêve d'air frais, j'éprouve un besoin urgent de respirer. Même l'étoffe légère du drap sur ma peau brûlante m'est insupportable. D'un geste réflexe, je le rejette vivement au pied du lit. Un gémissement de protestation, juste à côté de moi, finit de me réveiller totalement. Et merde ! C'est bien ce qui me semblait. Je tourne la tête. Dans la pénombre, je distingue une forme nue, allongée à mes côtés. Rose... Plus aucun son. Le silence règne à nouveau dans la chambre. Elle s'est rendormie.

Avec mille précautions, je me redresse, puis me lève, prenant soin de ne pas faire le moindre bruit. La douleur continue de pulser entre mes tempes, alors pour rien au monde je n'ai envie de subir une énième scène si jamais elle se réveille. Comment ai-je pu encore me faire avoir ? On dirait que chaque fois, je me promets de ne plus retomber dans le piège. Et il suffit d'un rien pour que je replonge. Les souvenirs de la veille reviennent par lambeaux dans mon esprit embrumé alors que je tâtonne dans le noir pour rassembler tant bien que mal mes affaires. Ça y est, je me rappelle. Hier soir, à la maison. Je venais tout juste de rentrer. Et là, Virginie m'est tombé dessus. C'était la première fois que je voyais ma femme dans un tel état. D'habitude, avec elle, c'est un silence de plomb qu'elle entretient avec soin en s'abrutissant de calmants à tout va. Mais là... au bout de quelques minutes,

elle était devenue une vraie furie, et tout y est passé. Cris, pleurs, menace de divorce, garde des enfants, pension... Tout. J'ai essayé comme j'ai pu de la calmer, ce qui revient à dire pas grand-chose en vérité. Au bout d'un moment, j'ai préféré partir. Il n'y a rien de bien courageux ni très glorieux, pour un type comme moi, de se réfugier directement chez sa maîtresse, alors qu'il vient à peine de se faire pincer par sa femme.

Douce Rose qui m'a accueilli comme toujours à bras ouverts... Je n'ai pas eu le courage de lui dire la vérité. Pas frontalement. Elle l'a comprise toute seule. C'est peut-être pire, d'ailleurs.

Ça a commencé bêtement. Une vibration de mon téléphone, posé sur la table de la cuisine. Je n'y ai même pas prêté attention. J'étais trop occupé à retirer mes chaussures, à essayer de me donner une contenance après une journée de plus passée à fixer une page blanche comme on fixe un ennemi invisible. Le genre de journée où les mots vous tournent le dos, où la réussite passée vous regarde avec ironie depuis les vitrines des librairies.

Virginie, elle, a vu l'écran s'allumer. Je l'ai su à la façon dont le silence a changé de nature. Plus dense. Plus coupant. Quand j'ai levé les yeux, elle tenait déjà mon téléphone dans sa main. Pas comme quelqu'un qui fouille, mais comme quelqu'un qui a trouvé.

— C'est qui, Rose ?

Sa voix était calme. Trop calme. Une voix blanche, presque polie. La voix qui précède les tempêtes.

J'ai ouvert la bouche. Rien n'est sorti. J'ai pensé à mentir, évidemment. À inventer une lectrice un peu insistante, une attachée de presse maladroite, n'importe quoi. Mais il y avait ce sourire. Ce sourire infime, crispé, qui disait qu'elle savait déjà. Qu'elle avait lu. Les messages. Les rendez-vous esquissés. Les promesses à demi mots. Mais aussi les innombrables messages de détresse à mon agent, les mots de frustration face à ce foutu syndrome de la page blanche. Tout ce que je croyais soigneusement compartimenté. Et bien entendu, pour moi, Virginie n'était au courant de rien. Grossière erreur.

— Tu sais, Francis, a-t-elle repris, j'aurais préféré que tu me dises que tu n'écris plus une ligne plutôt que de me faire passer pour une idiote.

Là, ça a fait mal. Parce qu'elle avait touché juste. Parce que tout se mélangeait : mon silence d'écrivain en panne, mon silence de mari lâche, cette impression poisseuse de n'être plus bon à rien, ni à aimer, ni à créer.

Elle n'a pas crié tout de suite. Elle a posé le téléphone. Lentement. Puis elle s'est assise. Comme si ses jambes ne la portaient plus. Ses mains tremblaient malgré elle. Je les ai vues se crisper sur le bord de la table.

— Depuis quand ? a-t-elle demandé.

J'ai haussé les épaules. Un geste minable. Une demi-réponse de type qui se noie dans sa propre lâcheté. Alors elle s'est levée d'un bond. Et là, tout a explosé.

Les mots sont sortis en rafales. Les années de frustrations, les nuits passées à m'attendre alors que je faisais semblant d'être l'époux modèle, les enfants, l'argent, mon succès devenu une armure creuse. Elle pleurait, elle criait, elle me frappait la poitrine du plat de la main comme si elle voulait vérifier si quelque chose battait encore là-dedans.

— Tu crois que je n'ai pas vu que tu n'écrivais plus ? Que tu n'étais plus là ? Tu crois que j'ai besoin d'entendre encore un autre de tes mensonges ?

Je n'ai rien répondu. Comme souvent. Comme toujours. J'ai encaissé. Je me suis excusé sans convaincre. J'ai promis sans y croire. Et quand elle a prononcé le mot divorce, quand elle a parlé des enfants avec cette voix brisée qui n'était plus que de la colère, j'ai fait ce que je fais le mieux : j'ai fui.

Et me voilà ici. Dans un appartement qui ne m'appartient pas. Avec une femme qui dort encore, confiante, inconsciente du champ de ruines que je laisse derrière moi. Écrivain à succès, disent-ils. J'ai vendu des milliers d'histoires. Mais la mienne, je suis incapable de l'écrire autrement que comme une suite de lâchetés.

J'enfile à la hâte mon caleçon, ma chemise, puis mon pantalon, en prenant soin de ne pas me cogner partout. Dehors, le jour n'est pas encore levé. Il doit être encore très tôt. Je ne sais toujours pas si je vais rentrer directement à la maison. Pourtant, une chose est sûre, il faut que je file d'ici. Mais alors que je franchis le seuil de la chambre, quelqu'un allume et une voix derrière moi s'élève, mi-plaintive, mi-agressive :

— Comment ? Tu t'en vas déjà ?

Je ferme les yeux en soupirant. Moi qui voulais disparaître en toute discrétion, c'est raté ! Je passe ma main sur le visage, dans l'espoir vain de faire disparaître ce maudit mal de crâne qui me vrille les tempes. J'inspire un grand coup. Puis je lâche dans un murmure :

— Oui. Il faut vraiment que j'y aille... Désolé.

— Dis-moi au moins quand on va se revoir... Tu m'appelles ?... Tu me rappelleras, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée de se revoir. Il vaudrait mieux qu'on arrête. Pour le moment, du moins. Ce n'est pas à cause de toi ! C'est moi... En ce moment, c'est déjà assez compliqué : mon métier... Ma femme... Pardonne-moi.

Pitoyable ! Je n'ai jamais été d'un grand courage quand il s'agit des femmes. Mais alors là, je bats des records. Pourquoi donc suis-je venu ici, hier soir ? En vérité la réponse, je la connais. Le semblant de réconfort que mon esprit tordu réclamait, je savais que Rose allait me l'offrir. Mais à quel prix ? Elle, je l'ai rencontrée, comme toutes les autres d'ailleurs, sur ce maudit site où j'ai l'habitude de me perdre chaque fois que je sens m'échapper le contrôle de mon existence. Mais, avec elle, les choses ont dérapé. À quel moment ? Je l'ignore. Enfin rencontrée... Oui et non. Le hasard, malheureux, ou cruel, a voulu qu'elle bosse en tant qu'attachée de presse dans la maison d'édition qui me publie. Alors, quand nous nous sommes donné rendez-vous pour la première fois, elle m'a immédiatement reconnu. Moi qui ne voulais qu'une relation simple et facile, sans conséquences. Tout ce que je sais,

c'est qu'elle s'est persuadée d'avoir des sentiments pour moi, tandis que moi...

Pourtant, je ne suis pas quelqu'un de froid ou d'insensible. Sa tendresse me touche. Sa douceur m'apaise. La sensation de se savoir aimé est grisante. Mais, de mon côté, je ne ressens rien de tel. Je n'arrive même pas à éprouver un semblant de compassion vis-à-vis du calvaire que je fais subir depuis le début de notre liaison à Rose. Elle rêve, elle attend, elle espère. Elle échafaude dans son esprit d'éternelle petite fille romantique, tout un tas de belles histoires nous concernant. Mais je me connais. Avec moi, il n'y aura pas de « Happy end ». À dire vrai, je n'ai pas grand-chose à lui offrir en retour.

Pourtant, hier soir, une envie irréprouvable d'y croire me taraudait, quand je suis venu la retrouver. J'étais en plein désarroi, ne sachant que faire ni où aller. La dispute avec ma femme Virginie m'avait profondément secoué. Et Rose était là, comme toujours. Elle est devenue, dans le naufrage de ma vie, ma bouée de sauvetage. Mais, quand je la regarde à présent, à la lueur de la lampe de chevet, alors qu'elle, assise, nue sur ce lit, les cheveux complètement ébouriffés, les larmes que je devine couler le long de ses joues, je comprends mon erreur. On ne peut pas dire qu'elle soit une belle femme au sens classique du terme. Mais son charme est indéniable, et ce qui m'a plu, c'est cette chaleur mêlée de sensualité qui émane de sa personne. Pas très grande, les cheveux châtains qui retombent sur ses épaules, des seins un peu trop lourds, des cuisses un peu trop larges... Mais, je l'avoue, j'ai goûté à cette féminité avec délices, moi qui en ai été si longtemps privé.

Virginie, c'est tout l'inverse. Elle est journaliste depuis pas mal d'années, en free-lance pour un célèbre magazine de mode. Plutôt élégante et fine. Les cheveux d'un blond pâle cachés sous un éternel chignon. Toujours tirée à quatre épingles. Elle prend soin de sa ligne, de son apparence, de son image de femme modèle d'écrivain à succès. Mais tous ses efforts ne sont certainement pas pour me plaire. En réalité, ce n'est qu'une façade. Vide et sèche comme une trique à l'intérieur, éternellement insatisfaite de sa vie, elle

tente d'oublier cet état de fait à grand renfort d'antidépresseurs. Elle a toujours détesté le sexe par exemple. Je me demande d'ailleurs par quel miracle on a réussi avoir deux enfants. Elle n'aime pas que je la touche, que je l'embrasse, que je sois un semblant démonstratif. Les rares moments d'intimité dans notre couple se sont soldés par un immense sentiment de frustration. Difficile d'éprouver le moindre plaisir quand sur le visage de votre partenaire, vous n'y lisez que du dégoût. Ça n'a pas été toujours comme ça. Au début, lorsque nous nous sommes rencontrés, la passion était bien présente. Mais, avec le temps, on a l'impression que le mariage l'a vidée de toute son énergie vitale. C'est peut-être moi, le responsable après tout. Probablement.

Cela fait vingt minutes à présent que j'ai quitté l'appartement de Rose et que je roule à tombeau ouvert. Quitté ? Je devrais dire fui plutôt. C'est mon truc en plus, en ce moment : fuir. Mais, je ne me sentais absolument pas capable de contempler plus longtemps le gâchis dont je suis entièrement responsable. Rose, c'est une fille bien. Une perle rare. Solaire, bienveillante, pleine d'empathie et de douceur. Elle mérite beaucoup mieux que les visites épisodiques d'un écrivain quadragénaire en pleine crise de l'inspiration la page blanche. Parce que, ce qui me bouffe le plus en ce moment, ce qui me démolit de l'intérieur, c'est bien cela. Cette traversée du désert que je subis depuis plusieurs mois me fout littéralement en l'air. Je n'arrive à rien. Je passe des heures en face de mon bureau, avant de pondre quelques misérables pages d'un récit qui ne me satisfait jamais. Et immanquablement, les feuilles de mon embryon de manuscrit finissent toutes, rageusement froissées, au fond de ma corbeille à papier. Le pire c'est que j'entraîne dans ma chute pas mal de monde : à commencer par mon agent littéraire, Pierre, qui s'arrache les cheveux et surtout doit se mordre les doigts de notre collaboration. Et puis, c'est bien sûr Virginia, et plus grave encore, les enfants. Et pour finir, Rose...

Je relève la visière de mon casque. L'air frais, vivifiant, qui me fouette le visage, me procure un bien fou et me fait oublier quelque

peu la migraine qui ne m'a pas lâché depuis tout à l'heure. J'aime rouler vite à moto, la nuit. J'aime ce sentiment à la fois étrange et grisant de totale liberté. Car, tout à l'heure, je le sais bien, je serai de nouveau entravé dans les filets de mon pitoyable quotidien, plongé dans les emmerdes jusqu'au cou, au moment pile où je franchirai le seuil de chez moi. Alors, ces quelques instants de répit, je les savoure avec un appétit décuplé. La moto est l'incarnation de mon défouloir, là où je peux lâcher, comme les digues d'un barrage qui se rompt, mon trop-plein d'énergie négative. Et en ce moment de l'énergie négative, j'en ai à revendre ! Je revois défiler dans mon esprit tourmenté cette scène absurde dans la chambre de Rose. À ce moment-là, mon ex-maîtresse, furieuse, a compris, enfin, à quel point je m'étais servi d'elle. Quant à moi, je battais en retraite, sans même une explication plausible, digne et recevable à bredouiller entre les lèvres.

— Pauvre connard, m'a-t-elle alors craché au visage. Je te préviens, Francis. Ne t'avise pas de te repointer chez moi. Sinon je vais directement tout déballer à ta femme !

— Ne te fatigue pas. Elle est déjà au courant.

Rose, autant surprise par le ton neutre et sans vie de ma voix que par cette surprenante révélation, m'a dévisagé sans comprendre. Alors que je la fixais, debout, immobile, sur le seuil de sa chambre, sans crier gare, une pointe de désir s'est mise à échauffer mes sens. Son peignoir enfilé à la hâte offrait à ma vue le blanc laiteux et satiné de sa peau. Ses courbes généreuses se dessinaient sans pudeur sous le fin tissu de coton. Je me suis ressaisi tout de suite, essayant de cacher comme je le pouvais le début d'érection qui me taraudait le bas-ventre. Et, pendant le même temps, en mon for intérieur, je me suis appliqué à moi-même une séance en règle d'autoflagellation : en réalité, je suis un grand malade ! Quel type sain d'esprit aurait encore envie de sauter sa maîtresse au moment même où il est en train de la larguer ! Alors, sans un mot de plus pour tenter de me justifier, j'ai préféré tourner les talons et me sauver en dévalant les escaliers,

sous les injures d'une Rose, qui, visiblement, avait beaucoup plus de vocabulaire que moi...

Sans réfléchir, j'engage ma machine sur la rocade encore déserte à cette heure matinale. Sans m'en rendre compte, j'ai pris le chemin pour rentrer à la maison. La maison? Est-ce que seulement j'en ai encore une à cette heure? Je me le demande. De toute façon, qu'est-ce que je pourrais bien faire d'autre que rentrer chez moi? La confrontation avec Virginie, aussi désagréable soit-elle, sera de toute manière inévitable. Autant en finir tout de suite... Ou alors, je pourrais toujours trouver refuge chez Pierre, mon agent. Me voir rappliquer à cinq heures du matin risque de le faire râler, ça c'est certain. Mais je le connais bien, il ne me refusera pas son hospitalité. Du moins, pour le moment. Le temps que j'y voie plus clair. Il possède, à une quinzaine de minutes d'ici, un joli petit pavillon de chasse, dans un coin reculé au beau milieu de la forêt de Rambouillet.

Je tourne un peu plus la poignée de l'accélérateur. Je suis fatigué. J'ai vraiment besoin de me poser, alors, je fais fi de la route humide et glissante, pour foncer le plus rapidement possible chez mon ami. Lui aussi va se sentir obligé de me faire la morale, à peine aurai-je posé le pied chez lui. Mais, je pense que je pourrai plus facilement supporter ses railleries que la détresse hargneuse de Rose ou l'explosion de colère plus que probable de ma femme. Le jour qui se lève à peine teinte le ciel d'une pauvre lueur blafarde. La fine bruine qui tombe depuis que je suis parti brouille mon regard et gèle mes mains nues. Au loin, sur l'autoroute, je crois distinguer des lumières qui clignotent. Je devrais ralentir, mais je n'en fais rien. Pourquoi? Je l'ignore. Mes paupières papillonnent, mes prunelles s'écarquillent, tentent de sonder l'obscurité devant moi. Je réalise, mais trop tard : ces feux que j'aperçois sont ceux d'un camion. Il est stationné juste sur le bord de la voie. La remorque dépasse largement sur la chaussée. Impossible de freiner à temps. Dans une manœuvre désespérée, je tente d'éviter l'arrière du véhicule. En vain... Ma puissante machine, brutalement déséquilibrée, se met à chasser de l'arrière.

Je serre le guidon à m'en rompre les phalanges, et, de toutes mes forces, je tente de me cabrer pour éviter l'obstacle de justesse. Un éclair, un fracas assourdissant de tôle broyée... Puis, le choc. Brutal. Fulgurant. Intense... Je sens mon corps désarticulé, projeté en l'air à toute vitesse. Au même instant, une douleur monstrueuse vient de m'envahir entièrement, annihilant toutes mes facultés, mes pensées, mes réflexes les plus primaires. Je ne suis plus qu'une poupée de chiffon ensanglantée qui finit sa course en roulant sur le bitume à plusieurs dizaines de mètres de l'impact. Avant de sombrer dans l'inconscience, la seule chose dont je me souviens, c'est l'asphalte trempé sous mes doigts, puis, quelque chose de tiède et poisseux qui vient se mélanger à la pluie froide de ce matin de mars. Mon sang...

Chapitre 2

Bip... Bip... Bip... Un bruit lancinant qui me tape sur les nerfs m'a sorti d'une sorte de douloureuse torpeur. J'ai envie d'ouvrir les paupières. Je n'y arrive pas. Elles sont lourdes, lourdes comme du plomb! Étrange. Je tente alors de bouger. Là non plus. Rien! C'est quoi, ces conneries? Je cherche à comprendre... Pourtant, je ne rêve pas. En tout cas, ce petit bruit agaçant qui serine à mes oreilles n'a pas du tout l'air sorti de mon imagination. Peu à peu, une drôle de sensation semble envahir mon corps... J'ai mal. Où ça? Partout. La douleur prend possession de la moindre parcelle de mon être, en investit la moindre fibre, les moindres recoins de ma chair comme un virus sournois et malfaisant. S'il vous plaît... Faites qu'elle s'arrête! Peu à peu, comme si on daignait m'exaucer, ma perception s'engourdit de nouveau, et je replonge alors dans un gouffre sans fond.

Bip... Bip... Bip... Encore ce petit bruit agaçant qui résonne jusqu'au fond du crâne! Je n'arrive pas à savoir d'où il provient, mais il m'obsède en plus de m'exaspérer. Je n'arrive toujours pas à bouger ni à ouvrir les yeux. Pourquoi? Je l'ignore. On dirait que je suis comme prisonnier, à l'intérieur même de mon propre corps... C'est peut-être quelque chose du style : syndrome du rêve éveillé, ou un truc du même genre. Je me souviens, j'ai déjà lu un article à ce sujet. Il arrive parfois que le cerveau est réveillé et que le corps, lui, est encore endormi, et ne répond donc pas aux sollicitations. Parfois, les personnes expliquent qu'elles ont même eu des hallucinations... C'est sûrement ça. Mais, en principe, le phénomène ne dure pas. Pas plus de quelques minutes à peine. Alors, pourquoi je ne me réveille toujours pas? Et puis, pourquoi cette douleur qui revient à chaque fois, encore et encore? Elle arrive sournoisement,

par vagues, de plus en plus fortes. C'est d'abord une gêne confuse, une sensation aussi désagréable qu'indéfinissable qui m'envahit. Mais je sais qu'elle est là, tapie quelque part. Puis, elle survient. La Souffrance. Elle grossit, elle enfle, elle colonise chaque fibre de mon corps inerte. Je voudrais crier. Impossible. Je voudrais bouger. Je ne peux pas. Seul le gouffre noir de l'inconscience qui me submerge chaque fois, au bout du compte, finit par me soulager.

Du bruit encore autour de moi... Mais, c'est étrange. Ce n'est pas comme d'habitude. Bien sûr, il y a toujours ce Bip devenu aussi familier qu'un vieil ami, qui résonne jusqu'aux tréfonds de ma cervelle. Pourtant, je perçois autre chose. C'est un son lointain, confus, sourd, comme une sorte de bourdonnement de ruche. Je m'efforce de concentrer mon esprit pour identifier ce que j'entends. Mais, il est possible que ce soit simplement le fruit de mon imagination... Bon Dieu! Pourquoi je n'arrive toujours pas à ouvrir les yeux? Je vais devenir cinglé! Et Virginie? Où est-elle? Est-elle tout simplement allongée tout près de moi? Si seulement je parvenais à bouger... Un petit mouvement de rien du tout et je réussirai à la réveiller. Elle pourra alors m'aider... Mais non. Malgré toute l'énergie de ma volonté, aucun muscle ne cille. Alors je me focalise de nouveau sur le seul de mes sens qui est resté en veille : l'ouïe. Ce bourdonnement que je perçois devient plus en plus net, plus précis chaque seconde : ce sont des voix... Il y a quelqu'un autour de moi, qui parle. Merde! Aidez-moi! Je ne peux pas prononcer le moindre mot, je ne peux pas bouger! Faites quelque chose, je vous en supplie! Pourquoi personne ne me répond? Peine perdue. Les voix s'éloignent, puis s'éteignent. Seul ce fichu *Bip*, régulier comme une putain d'horloge, subsiste dans le silence. Mais, qu'est-ce qui m'arrive? Je suis mort?

J'émerge une nouvelle fois de cet énorme trou noir d'où mon esprit parvient à s'échapper et où il s'engouffre à intervalles réguliers. Tiens, il y a quelque chose de nouveau! J'ai un peu moins mal. Pour la première fois depuis que je suis dans cet état, mon corps recommence à éprouver de nouvelles sensations qui ne

sont plus de la douleur. Comme par exemple, un tissu doux et frais que je sens sur ma poitrine. Cette perception nouvelle est un vrai bonheur : elle me détend, me soulage, me fait beaucoup de bien. En revanche, je ne sens rien au niveau de mes doigts. Tiens ! Une autre nouveauté : mon odorat est de retour. Une odeur étrange vient à présent chatouiller mes narines. Beaucoup moins agréable, celle-là. Je suis incapable de la nommer. Mais mes sens la connaissent. C'est quoi déjà ? Ça pique le nez, ça irrite la gorge... Ma gorge, justement... On dirait qu'elle est exagérément enflée. Quelque chose de coincé à l'intérieur, peut-être ? J'ai l'impression d'étouffer, comme si elle était totalement obstruée. Allons ! Ce n'est pas possible, je vais mourir ! Mon Dieu ! Aidez-moi !

— Il respire tout seul... Allez. On l'extube. Dépêchez-vous. Il risque de tout arracher.

— Docteur... Ça veut dire qu'il est en train de se réveiller, c'est ça ?

— Madame... Cela veut seulement dire que votre mari n'a plus besoin de la machine pour respirer. Mais pour le moment, il est toujours dans le coma. On va vous demander de sortir un moment, le temps de le débrancher du respirateur.

Mon cerveau a du mal à intégrer les mots que je viens d'entendre : « machine », « coma », « débrancher »... Comme j'aimerais pouvoir bouger, crier : « Qu'est-ce que ça veut dire ? Virginie ! Ma chérie, je suis là ! Je suis bien là et je t'entends ! » Mais, qu'est-ce qui a bien pu m'arriver ?

Depuis combien de temps suis-je dans cet état ? En toute franchise, je l'ignore. Probablement assez longtemps. Cependant, je n'ai pas la moindre notion des jours qui passent. Ce dont je suis sûr, à présent, c'est que je suis à l'hôpital, visiblement à la suite d'un accident. Toutefois, je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé. J'ai beau tenter de fouiller ma mémoire. Rien n'y fait. C'est le vide total. Pourtant, je ne suis pas devenu complètement amnésique, je me souviens de mon nom : Francis Jonas. Je suis écrivain. Je me souviens, bien sûr, de ma femme Virginie,

de mes deux enfants, Florian et Ondine, de mon meilleur ami et agent, Pierre Dumas... Mais pour le reste, tout est flou. Je suis incapable de me rappeler ce que j'ai pu faire avant l'accident, ni où j'étais. Je peux à présent ouvrir les yeux. Oh, pas longtemps : quelques minutes à peine ! Mais j'ai entendu un des médecins dire à ma femme que c'était un excellent signe, que je suis en phase lente de réveil. Pourtant, j'ai l'impression, moi, au contraire, d'être tout à fait éveillé. Simplement je suis, pour le moment du moins, dans l'incapacité de communiquer. Ma vue est loin d'être revenue totalement : je ne perçois que des ombres et des lumières. Je donnerais cher pour savoir quand est-ce que je sortirais de ce merdier !

Que le temps semble long quand seul l'esprit tourne à plein régime mais que le corps refuse obstinément de lui obéir ! Mon état de conscience semble passer totalement inaperçu aux yeux des médecins ou même de Virginie. Comment leur faire comprendre que je suis bien là, que je les entends et que je les vois un peu mieux chaque jour ? La bonne nouvelle, c'est que, petit à petit, je reprends également le contrôle de mes autres sens. À présent, je suis capable d'identifier cette odeur bizarre que je percevais au début : c'est un drôle de mélange de détergent industriel et de désinfectant. Ce qui me gêne, me trouble, et même me fait un peu peur, c'est que je n'arrive pas à ressentir quoi que ce soit au niveau de mes membres antérieurs. De mes mains en particulier. Je crains de découvrir la gravité et l'étendue de mes blessures. Que fera-t-on de moi si jamais mon état ne s'améliore pas davantage ? Ma femme, Virginie, vient quasiment chaque jour. Elle reste ici de longues heures, assise toujours du même côté de mon lit. Je sens son parfum fleuri, toujours le même, le toucher de sa main fraîche sur ma joue, son regard posé sur moi. J'aimerais tellement pouvoir lui parler. Je ne parviens pas encore à distinguer ses traits. Quelle peut être l'expression de son visage, elle qui d'ordinaire se montre si froide et distante avec moi ? Pourtant sa présence à mon chevet m'apaise. J'étais loin d'imaginer une telle empathie chez elle. Et cette découverte me réchauffe le cœur.

Ma gorge brûle. C'est horrible ! Une quinte de toux me prend. Les yeux clos, je passe la langue sur mes lèvres sèches.

— J'ai... soif.

Un bruit de chaise que l'on bouscule brutalement, des pas précipités. Puis j'entends Virginie crier, une pointe de panique dans la voix :

— Vite ! Venez ! mon mari est réveillé ! Il vient de me parler !

J'ai encore les yeux clos, mais très vite, je sens qu'on s'agit autour de moi. Non ! Je ne rêve pas. Je sens parfaitement ces mains qui me touchent, qui m'auscultent, qui me palpent. Mon corps réagit. C'est désagréable. C'est douloureux. J'ai envie de leur gueuler d'arrêter de me bouger dans tous les sens et de me foutre la paix. Mais le son qui parvient à sortir de ma gorge ne se résume qu'à un drôle de râle, rauque et guttural... Merde ! Virginie ? Où est-elle ? Au prix d'un long effort, mes paupières se soulèvent péniblement. La clarté aveuglante qui règne autour de moi, m'agresse et me fait papillonner les yeux. Peu à peu, mes prunelles s'habituent à la lumière. Je cherche ma femme du regard. Elle est là !

— Vir ?

— Oui, mon chéri. Je suis là !

Alors qu'elle était légèrement en retrait, Virginie s'approche et réussit difficilement à se faire une place parmi la cohorte de blouses blanches qui se bouscule autour de moi. L'une d'elles, une femme d'une quarantaine d'années environ, continue de m'examiner, sans tenir compte de l'avalanche de questions que mon épouse se met à lui poser :

— Comment va-t-il, docteur ? Ça y est ? Il est sorti du coma pour de bon ? Quelles séquelles pourrait-il avoir ? Combien de temps avant de savoir ?

Le médecin ne l'écoute pas. Mais devant mon air alarmé, elle s'adresse alors à moi, sur un ton qui se veut calme et rassurant :

— Bonjour, Francis. Je suis le docteur Danielle Sorbier. C'est moi qui vous suis depuis que vous êtes arrivé dans le service. Comment vous sentez-vous ?

La voix qui s'adresse à moi est celle d'une femme. Je ne parviens pas à distinguer précisément ses traits. Ma vue a du mal à s'habituer à toute cette clarté. Mais son ton doux et apaisant agit sur moi comme par miracle. Instinctivement, tout mon corps se détend, tandis que mon esprit encore embrumé tente de faire le point. J'inspire, je tousse, je renâcle pour m'éclaircir la voix. Pourtant lorsque les premiers mots sortent de ma bouche, je ne reconnais pas tout de suite ce son discordant et éraillé. On dirait les vieux rouages d'une machine, qui grincent avant de se mettre en branle :

— Je... suis à l'hôpital? Que... m'est-il arrivé?

— Oui. Vous avez eu un très grave accident. Vous avez beaucoup de chance d'être encore en vie, vous savez!

Encore cette voix inconnue. Probablement celle d'un médecin... Oui c'est ça. Elle possède cette maîtrise mêlée de douceur, ce mélange d'assurance et de sollicitude propre aux soignants alors que le timbre de voix trop haut perché de Virginie, que je perçois en bruit de fond, commence à me taper sur les nerfs, bien malgré moi.

— Mais... qu'est-ce que j'ai?

Le docteur s'arrête un instant et se tourne vers ma femme. Quelque chose ne va pas. Je le sens. Le regard lourd de sous-entendus qu'elles échangent ne me dit rien qui vaille. Cependant, je suis si fatigué que je ne trouve pas la force de leur demander quoi que ce soit.

— Ne vous en faites pas. Nous parlerons de votre état un peu plus tard. Pour le moment, vous sortez tout juste du coma. Et c'est déjà un petit miracle. Reposez-vous. Je repasserai un peu plus tard.

Je ne cherche même pas à protester pour en savoir davantage. Je suis littéralement si épuisé des efforts que je viens de fournir que mes prunelles lourdes de fatigue s'éteignent toutes seules, me plongeant dans un sommeil profond. Au bout d'une éternité probablement, j'ouvre enfin les yeux. Du blanc... Encore. Toujours cette clarté aveuglante qui me fait mal au point de plisser les paupières. Je tente de lever mon bras gauche pour me protéger de la

lumière... Rien. Mes muscles refusent d'obéir. C'est bizarre, je ne ressens absolument rien de ce côté.

En revanche, pour ce qui de mon bras droit, je perçois nettement les sangles qui l'entravent. C'est quoi ces conneries? C'est un vrai cauchemar! Pourtant, je suis bien réveillé cette fois! Alors, qu'est-ce qui se passe encore, bon sang? Nouvelle tentative, qui se solde encore par un échec cuisant. J'essaie de remuer ne serait-ce que mes doigts : impossible! Je parviens au prix d'un effort surhumain, à relever ma tête pour mieux voir. Mon bras gauche gît, inerte, le long de mon corps, caché sous un plâtre qui va de la main jusqu'au bas de l'épaule. Quelques ecchymoses, deux ou trois coupures sont visibles au niveau de mes phalanges. En revanche, pas un mouvement, même pas un frémissement de mes muscles : mon bras gauche ne m'obéit plus! Je jette alors un coup d'œil à mon bras droit... Un cri d'horreur s'étrangle dans ma gorge, tandis que mes prunelles s'écarquillent : mon membre est bien visible, attaché au lit, probablement pour éviter que je me fasse mal en bougeant. Des traces de lésions et de meurtrissures profondes s'étendent cette fois jusqu'au niveau du poignet qui disparaît, lui, sous un énorme bandage. En revanche, ma main... Elle a disparu. Avec l'énergie du désespoir, j'essaie de bouger ce membre devenu fantôme. En vain. Le cœur battant, je voudrais sentir le mouvement de chacun de mes muscles, mon sang qui afflue jusqu'à la pulpe de mes doigts, deviner le tissu rêche du bandage dans ma paume... Je dois me rendre à l'effroyable évidence : on vient de m'amputer.



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Marie Salvatori

La Mainmise

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

nco-editions.fr